

History of the
Language Sciences
Geschichte der
Sprachwissenschaften
Histoire des sciences du
langage

An International Handbook on the Evolution of the
Study of Language from the Beginnings to the Present

Ein internationales Handbuch zur Entwicklung der
Sprachforschung von den Anfängen bis zur Gegenwart

Manuel international sur l'évolution de l'étude
du langage des origines à nos jours

Edited by / Herausgegeben von / Edité par
Sylvain Auroux · E. F. K. Koerner
Hans-Josef Niederehe · Kees Versteegh

Volume 1 / 1. Teilband / Tome 1

Offprint / Sonderdruck / Tirage à part

Walter de Gruyter · Berlin · New York
2000

XXII. Ideas on the Origin of Language and Languages from the 16th to the 19th Centuries

Vorstellungen vom Sprachursprung und vom

Ursprung der Sprachen (16. – 18. Jahrhundert)

Conceptions de l'origine des langues et du langage du XVI au XVIII^e siècle

142. Les conceptions du changement et de la parenté des langues européennes aux XVII^e et XVIII^e siècles

1. Introduction
2. Les crises de l'hébreu langue-mère
3. Vers un autre prototype
4. Leibniz
5. Vico
6. Turgot
7. La mécanique des langues
8. L'expansion comparative au XVIII^e siècle
9. Le sanskrit: les détours de la découverte
10. Bibliographie

1. Introduction

La linguistique de la Renaissance a légué au classicisme deux thèmes à partir desquels vont s'organiser les idées sur l'histoire et la parenté des langues européennes. D'une part, la nomination originelle des choses par Adam sous l'inspiration divine fondait une recherche postulant un principe de relative continuité de l'évolution. S'y associait un principe d'unité dans la mesure où l'épisode de Babel avait épargné le parler d'Heber et se comprenait comme la 'division' d'un archétype en idiomes susceptibles de conserver quelque chose de la parole primitive. L'harmonisation des langues du monde fut d'abord fondée sur la théorie de la monogenèse hébraïque, qui traversa dès le XVI^e siècle différentes crises appelées à s'amplifier considérablement au siècle suivant. D'autre part, l'épisode de Babel était propre à symboliser la brutalité des ruptures affectant une évolution qui s'apparentait davantage à une révolution perpétuelle. L'anarchie des variations historiques trouvait son équivalent spatial dans l'infinie diversité des idiomes.

Les XVII^e et XVIII^e siècles résolurent les tensions essentielles qu'induisaient les thèmes d'Adam et de Babel en élaborant des modes originaux de conciliation, qui mirent en évidence le 'génie', la 'mécanique' ou la structuration grammaticale des langues (Coseriu 1970–72). On se limitera ici aux investigations portant sur l'origine et l'organisation des familles indo-européenne et finno-ougrienne.

2. Les crises de l'hébreu langue-mère

2.1. Le regain des rivalités

La théorie de la monogenèse hébraïque, dénuée de fondement explicite dans les Écritures, avait été contestée dès l'époque de sa cristallisation, du III^e au V^e siècle, par des Pères dissidents. Pour Théodoret, les premiers noms propres mentionnés dans la Bible appartiennent au syriaque, qui désigne par *Adam* la "terre rouge", par *Abel* le "deuil", etc. Le nom d'*Heber* signifierait "qui traverse le fleuve": en quoi il traduit la nature foncière des juifs, immigrés ayant progressivement abandonné le privilège de la langue élue en même temps que leur patrie. La thèse de la primauté syriaque sera ravivée dans la littérature maronite des grammairiens Georges Amira (1596) et Jean Gaspard Myricaues (1620). Certains orthodoxes chercheront la conciliation. Claude Duret, dans son *Trésor de l'histoire des langues de cet univers* de 1613, et l'érudit Athanase Kircher, dans son *Oedipus aegyptiacus* de 1652–54, considèrent hébreu et syriaque comme deux formes d'un

même idiome: la première, 'doctrinale', est instrument sacré de la Révélation; la seconde, 'usuelle', servait à la communication courante.

Ailleurs, et particulièrement en Italie, "on soutient désormais que la langue araméenne est l'idiome à partir duquel les branches hébraïques et chaldéennes se sont différenciées, c'est-à-dire que l'hébreu n'a pas été la première langue" (Demonet 1992). On rappelle qu'au XVI^e siècle déjà, Giambullari avait présenté l'hébreu et l'étrusque comme des langues soeurs remontant à l'araméen.

D'une façon générale, l'exploration des langues sémitiques aura pour conséquence de réduire le caractère privilégié de l'hébreu par la comparaison avec le phénicien, le copte ou l'éthiopien, dont l'antiquité suprême sera défendue par Mariano Vittori au milieu du XVII^e siècle.

2.2. Joseph Scaliger:

haro sur les monogénèses

On doit à Joseph-Juste Scaliger d'avoir ouvert l'ère du soupçon méthodique, en matière de changement et de parenté linguistiques. Comme Théodoret, il situe en Assyrie le berceau indiscutable de l'humanité. "Là demeura la postérité d'Adam, avant le déluge" (Scaliger 1627, correspondance de 1607-1608 avec Richard Thomson et Stéphane Uberius). Dégénérée dans le pays même, "par le commerce et le négoce avec des populations extérieures", la langue fut exportée en Phénicie, avant d'être adoptée et corrompue davantage encore par les juifs de Palestine. Leur parler n'offre ainsi qu'un rapport éloigné avec l'idiome primitif puisqu'il résulte d'une série de mélanges.

La *Diatriba de Europaeorum linguis* de 1599, publiée en 1610, étend la critique à tout monogénétisme. Scaliger y écrit par défi – en dépit des évidences apportées par le comparatisme de la Renaissance – qu'"aucune parenté" n'unit les quatre familles majeures et les sept groupes mineurs de langues qu'il inventorie (Zeller 1967: 30-31). Qu'il n'existe *nulla cognatio* entre les parlers slaves qui disent *boge* pour "Dieu" et les langues germaniques qui ont des formes de *godt*, passe encore. Le Pragois Gelenius, avait pourtant établi dès 1537 *la concorde de quatre langues européennes familières, à savoir le grec, latin, germanique et slavons*. Qu'aucun apparentement ne lie grec et latin était, par contre, quasiment insoutenable. L'*Hellenismos* d'Angelo Canini avait parfaitement dégagé, dès 1555,

des correspondances lexicales donnant lieu à des règles précises. L'actualité linguistique du début du XVII^e siècle fournissait maint démenti au paradoxe de Scaliger. En 1609, Christian Becmann compare grec et latin en soulignant des correspondances phonétiques du type *hyper-super* et en dirigeant l'attention vers la morphologie (*De originibus latinae linguae*).

Le refus même de la *cognatio*, tel qu'exprimé par Scaliger, trahissait la conscience de l'appareil comparatif qui se mettait en place. La *Diatriba* récusait à juste titre de trop faciles apparentements *in verbis*, dans le vocabulaire. Mais elle y joignait un type de rapprochement plus sophistiqué, en enveloppant dans sa critique les correspondances *in analogia*, orientées vers la morphologie et la grammaire.

3. Vers un autre prototype

3.1. Cluvier: origine perdue et reconstruction

Philipp Clüver écrit dans la *Germania antiqua* de 1616: "La langue primitive qui existait avant le déluge ne subsiste aujourd'hui nulle part; par contre, elle reviendra dans une vie future et heureuse" (*Index*). Une déclaration analogue, également célèbre, figure dans les *Annotations sur le Vieux et le Nouveau Testament* de Grotius, 1644.

Chez Cluvier, la contestation invoquait avec une force nouvelle l'*originarité* foncière des parlers germaniques. Les concordances depuis longtemps observées entre ceux-ci et le latin ne peuvent résulter d'un simple transfert, d'un emprunt. Une langue adopte des dénominations étrangères quand il s'agit d'aromates, d'oiseaux exotiques ou "d'autres choses qui viennent de loin" (Cluvier 1616: 73 sv.). Mais on ne va pas chercher ailleurs les noms des "choses et actions présentes dans une nation dès le commencement de celle-ci". "Qui se hasarderait à imaginer que les Germains n'avaient pas de mots pour de telles réalités, jusqu'à ce qu'ils les reçoivent de quelque peuple extérieur?". Et "croira-t-on, s'ils avaient des mots à eux, qu'ils les aient par la suite changé pour d'autres?".

Il faut donc bien que ces rapports entre *deus*, *theos* et le *dan* des Germains, entre *oculus*, l'allemand *Auge* et le russe *oko*, renvoient à un prototype non formellement identifiable à telle ou telle langue, mais devant faire l'objet d'une vaste entreprise de comparaison.

Cluvier ne pousse pas très loin l'enquête: les exemples limités qu'il fournit font d'autant mieux ressortir la part d'ombre, et pour ainsi dire de mystère, qui entoure la secrète logique de l'"harmonie des langues". La morphologie, à nouveau, y occupe la place la plus haute, la plus significative – car les conjugaisons, à la différence du nom du safran ou du colibri, ne voyagent pas. Certains avaient fait remarquer l'analogie unissant l'allemand *sein* et le grec *eimai*. Suivons la randonnée des ressemblances. "A *eimi* est semblable le *sum* des Latins", comme aussi l'anglais *am*, "encore plus proche", tandis que "le *sum* latin est *gsem* chez les Sarmates" (Cluvier 1616: *ibid.*). D'ailleurs, "*es* se dit chez eux *sy* et *jestes*". Curieuse, aussi, cette analogie entre *sunt* et le polonais *sa*, surtout si on observe que le mot "sonne presque comme *son*". Impératifs, subjonctifs multiplient les échos.

L'archéologie des langues avait jusqu'alors obéi, pour l'essentiel, au souci d'identifier la langue primitive avec tel parler déterminé. Chez Cluvier se dessine véritablement le principe d'une participation multiple à la reconstruction de l'ancêtre commun. En même temps se met en place, dans la définition d'un nouveau prototype d'homme européen, un dispositif d'émulation ou de rivalité dirigé contre le modèle culturel méditerranéen, et au delà contre les privilèges de l'Hébreu. Ceci donnera lieu aux relations ambiguës qu'entretiendront familles sémitique et 'aryenne', au sein de ce que M. Olander a appelé un "couple providentiel".

La dualité pourrait être prolongée en direction d'une opposition, plus profonde encore, entre la logique de la filiation et celle de l'invention de soi. La concurrence traverse tout l'âge classique, en associant notamment linguistique et droit. Comme dit Bodin, il y a deux façons, pour les peuples, de valoriser leurs origines: en remontant à un dieu ou à un héros législateur, ou en revendiquant l'autochtonie intégrale, une pure naissance à partir du sol – à partir d'un degré zéro où la nation construit la totalité de son être et fonde sur ce dynamisme la légitimité de son destin, de ses conquêtes, etc.

En Italie, les deux options se refléteraient dans les apologues de la filiation romaine, d'une part, et les théories dites "de la catastrophe", qui privilégient des origines liées aux irruptions barbares, principe d'une régénération libératrice (Marazzini 1992; Vanwelkenhuyzen 2000). Un contraste analogue caractérise au XVIII^e siècle la polémique oppo-

sant les 'romanistes', partisans d'un enracinement foncièrement latin du *peuple* français et de sa langue, l'autorité royale remontant à l'Empire, et les 'germanistes', pour qui la *nation* et son aristocratie trouvent leur fondation dans la rupture que constitue la conquête de l'empire par les Francs. Dans ce cas, la filiation implique adaptation et changement, tandis que la théorie de la régénération tend à préserver la pureté retrouvée de l'origine. L'abbé Dubos, défenseur des vertus du métissage, qui fait les peuples forts, se fait l'interprète du 'romanisme'; Levesque de La Ravalière, porteur de l'idéologie nobiliaire, récuse l'origine latine du français.

3.2. La parenté germano-persane

Des témoignages de voyageurs faisaient périodiquement état, depuis le moyen âge, des curieuses ressemblances unissant des langues de l'Orient aux parlers germaniques. A la fin du XVI^e siècle, un collaborateur de l'imprimeur Christophe Plantin à Anvers, François Ravlenghien, ou Raphelengius, découvre les correspondances unissant à leur équivalent flamand les noms persans de la "dent", de la "lune", du "frère", etc. Il communiqua sa trouvaille à Juste Lipse, qui la popularisa en 1602 dans la *troisième centurie* de ses *Lettres aux Belges* (n° 44). L'idée d'un apparentement se répandit comme traînée de poudre. Au milieu du siècle, un orientaliste, Andreas Müller, prétendait par boutade que "tout vers écrit par un Persan peut être compris d'un Germain" (Leibniz 1718: 152).

Certains entreprirent avec enthousiasme la chasse aux analogies. Le plus connu fut Johann Elichmann, médecin de Leyde. Une brigade internationale d'érudits – philologues, astronomes, théologiens – se mit à déchiffrer des concordances qui n'étaient pas sans toucher aux matières de foi, quand ces similitudes redoublaient celles que découvrait l'histoire comparée des religions. Ce n'est donc pas un hasard si l'interrogation sur la parenté germano-persane est notamment illustrée dans des dissertations traitant de *Frea et Wodan*, la Vénus et le Mars des Germains (par Christophe Arnold, 1651), ou dans des ouvrages comme *l'Histoire religieuse des anciens Perses* de Thomas Hyde (1700).

3.3. La thèse scythique en personne: Boxhorn

C'est également à propos d'une question de mythologie que Marc-Zuer Boxhorn, professeur à Leyde, rédige la dissertation cristal-

lisant l'hypothèse d'une commune origine 'irano-européenne' des langues occidentales (Fellman 1974). En 1645 apparaissent sur les plages de Zélande, suite à un retrait des eaux, plusieurs stèles représentant la déesse celto-germanique Nehalennia. Boxhorn interprète son nom par une racine communes à diverses langues européennes. Embrayant sur l'hypothèse de leur commune origine, il lui consacre en 1647 une dissertation, en flamand, qui traite notamment des questions suivantes: *Quels éléments montrent que grec, latin et germanique viennent des Scythes? Comment expliquer qu'une si grande différence sépare ces langues si Grecs, Romains et Germains utilisent en fait un seul et même idiome?*

La démonstration d'apparement est en tous points remarquable. Aux concordances lexicales, Boxhorn joint résolument les correspondances morphologiques. Il souligne l'unité profonde de ces langues en matière de finales d'infinitif ou de formation des participes présents, comparatifs et diminutifs "Que les peuples en question aient appris leur langue d'une seule mère, c'est ce qui ressort également de leur manière ordinaire de varier les mots et les noms, comme dans les *déclinaisons*, les *conjugaisons*, etc.; et même dans les anomalies" (1647: 80-85). Cette 'mère' ne pouvait être qualifiée que de 'scythique', conformément à une tradition remontant au moins à Isidore de Séville.

Collègue de Boxhorn à Leyde, Claude Saumaise publia en 1643 un *De hellenistica commentarius* où il proposait des formes hypothétiques rendant compte de la ressemblance entre les noms de nombre, en grec, allemand et perse. Mais l'alliance avec Boxhorn, qui aurait pu devenir décisive, fit naufrage, pour de sourdes raisons d'appartenance clanique où s'entremêlaient divergences idéologiques et rivalités professorales. Ces idées, pourtant, revinrent périodiquement sur le devant de la scène. Dans les *Discussions mensuelles* de Wilhelm Ernst Tentzel, un interlocuteur déplore en 1690 les errements étymologiques de Boxhorn, mais un autre lui répond que "son opinion principale n'en demeure pas moins juste, quand il prétend que la langue des Scythes, c'est-à-dire le gothique ou vieux germanique, est langue-souche" (Droixhe 1989: 377).

4. Leibniz

Wilhelm Gottfried Leibniz se voit traditionnellement réserver une place importante dans l'histoire des idées sur l'évolution et la paren-

té des langues. Volney écrivait déjà en 1819, dans son *Discours sur l'étude philosophique des langues*: "Ce ne fut que vers 1710 qu'un homme d'un esprit simple et droit, sortant de la route commune, émit les premières idées judicieuses sur la manière de poser la question de l'étude des langues; cet homme fut Guillaume Leibniz" (Volney 1826: t. 1, 467-469).

On invoque souvent, à la base, un rejet ou une mise en cause radicale de l'hébreu langue-mère. Leibniz montre en fait une attitude pour le moins diplomatique. Recevant le *Glossarium universale hebraicum* du P. Thomassin (1697), qui répète la thèse monogénétique, il écrit à ses correspondants: "Je n'arrive pas à me persuader que l'hébreu est la langue primitive" (Schulenburg 1973: 69-70). La balance paraît pencher dans l'autre sens, dans un de ses principaux écrits linguistiques, le *Bref essai sur l'origine des peuples principalement déduite des indications fournies par les langues (Brevis designatio meditationum de originibus gentium, ductis potissimum ex indicio linguarum, 1710)*. On y concède: "il se peut que l'hébreu conserve mieux que les autres langues les vestiges les plus archaïques, puisque nous ne possédons d'aucun peuple de livres plus anciens" (Jacob 1973: 46 sv.).

C'est que le rêve d'une conciliation universelle est têtue. R. Schwab traduisait sans doute un peu brutalement l'intervention de Leibniz quand il écrivait que celui-ci évince l'hébreu 'au profit de l'allemand'. Disons qu'une sorte de légitimité scientifique se trouve désormais conférée à la rivalité. Cette "scientificité" sera notamment fondée sur la capacité des langues à délivrer des vues importantes concernant l'histoire de l'humanité, ce que va autoriser une conception renouvelée du signe linguistique.

4.1. La nébuleuse celto-germanique

On peut considérer que la recherche de Leibniz sur l'harmonie des langues s'ordonne en une série de cercles concentriques ayant pour noyau un agrégat celto-germanique de caractère mal différencié. Que grec, latin et langues germaniques dérivent d'une même source 'japhétique' est une évidence que son ami Ludolf n'a pas besoin de lui rappeler au début des années 1690. Leibniz en fait la matière d'une lettre au P. Verjus, publiée dans l'*Otium hanoveranum* de 1718.

L'intégration des langues celtiques à cet ensemble relève d'une tradition qui traverse le XVII^e siècle. Celle-ci trouvait son origine

dans la nuit des textes, et en particulier dans la *Germanie* de Tacite. Cluvier, en 1616, considère que Celtes et Germains parlent deux formes d'une même langue. Justus Georg Schottel imprime à la conception un nouveau tournant à partir des années 1640, en caractérisant cette unité par une structure spécifique de base (*fundamina, Eigenschaft*) que les Allemands, malgré le changement et la décadence qui menace toute langue, ont dans une large mesure maintenue (Metcalf 1953b). Ceux-ci, par l'observance de la *Grundrichtigkeit*, "conformité aux fondements", se distinguent des héritiers du latin, qui apparaissent très éloignés de leurs origines. Au groupe germanique se trouvent ainsi réunis, chez Schottel, l'écosse, l'irlandais et le gallois, qui montrent des racines analogues ou le même régime d'articles et d'auxiliaires. La fidélité linguistique est consacrée devoir national. Tacite n'avait-il pas souligné chez les Germains un vif attachement à l'intégrité physique de l'ethnie, hostile à l'altération par mélange avec d'autres tribus?

Leibniz se montre quelque peu embarrassé, sur la question des rapports entre langues celtiques et germaniques. D'un côté, quand il considère, dans ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain* de 1704 (publiés en 1765), la célèbre version gotique de la Bible rédigée au IV^e siècle par l'évêque Ulfilas, il doit constater que cette langue, "très différente du germanique moderne", l'est "encore plus" de ce qu'on sait du gaulois ou de ce que montre l'irlandais d'aujourd'hui. "Cependant ces langues viennent toutes d'une source et peuvent être prises pour des altérations d'une même langue, qu'on pourrait appeler la *Celtique*" (Leibniz 1966: 240).

Dans les *Nouveaux essais*, Leibniz adopte et module un système de 'cercles d'apparement' assez souple pour intégrer, en quelque sorte, les zones d'ombre ou de confusion que présente le savoir du temps. La notion de celtique regroupe plutôt ce qui serait commun aux Celtes, Latins et Germains. Un cercle 'scytho-celtique' étend la parenté vers l'est en ajoutant au noyau celto-germanique le domaine slave. Une aire plus proprement orientale comprend sous l'étiquette de 'scythique' le grec - détaché de sa traditionnelle fraternité méditerranéenne avec le monde romain. Ce dispositif, qui n'est pas sans analogie avec le mode d'organisation comparative de la 'théorie des ondes' ou d'Ascoli, maintenait une sorte d'équilibre entre ses composantes, même si l'élément germanique y apparaissait

en position de pivot face au démembrement des langues classiques.

Le poids du centre celto-germanique s'alourdit brutalement dans le *Bref essai sur l'origine des peuples*. On y rejette vers la frontière orientale la notion de 'scythique', qui perd son avantageux caractère de concept prototypique pour désigner plus particulièrement un obscur conglomérat rassemblant les langues slaves, les parlers turco-tartares et l'ensemble finno-ougrien.

4.2. A la recherche du berceau européen

La nébuleuse celto-germanique laissait apercevoir chez Schottel l'unité d'un plus vaste domaine, qui engloberait l'étrusque, base du latin, ou le vieux 'moscovite', tandis que l'on maintient le perse, un peu trop étranger, à la porte de la famille. La question se pose en effet, désormais, avec une acuité nouvelle: qui est Européen? Ou autrement dit: qui est digne de se réclamer, historiquement, intellectuellement, racialement, des pères fondateurs?

Circonscrire l'espace privilégié des descendants de Japhet, fils de Noé, c'est d'abord tracer l'itinéraire suivi par ceux qui repeuplèrent le vieux continent après le déluge. Le chapitre IX de la Genèse, qui dénombre ces premiers descendants et les peuples auxquels ils donnèrent naissance, demeure chez beaucoup d'érudits l'inévitable grille de référence commandant la réflexion. A. Borst a consacré une grande partie de son magnifique *Turmbau von Babel* aux argumentations généalogiques privilégiant tel ou tel héritier de Japhet. Ceux auxquels on rattachait la famille germanique étaient les mieux placés: Gomer, le fils aîné, Gog, Magog et Aschkenaz, petit-fils et ancêtre traditionnel des Goths. La localisation du berceau de ceux-ci, qui implique progressivement l'origine des Européens, déclenche une intense et complexe polémique. La thèse allemande et 'orientale', représentée par Cluvier, situe du côté de Gdansk et de la vieille Prusse, vers le delta de la Vistule, le premier siège des Goths avant qu'ils migrent vers la mer Noire. La thèse scandinave fait au contraire valoir la mystérieuse antiquité des runes, mise en évidence par Olaus Worm (1636), et l'archaïsme de l'islandais. Celui-ci permet à des auteurs comme Runolphus Jonas ou Olof Verelius d'éclairer tout le passé des langues du nord par la description grammaticale *in vivo* d'un parler moderne et par l'édition des eddas.

Deux auteurs développent la thèse scandinave à l'époque de Leibniz et suscitent chez

lui polémique ou ironie. Olaus Rudbeck l'ancien a eu le tort, dans son *Atlantica* de 1675, d'élever l'idée du berceau nordique au niveau du mythe: la conscience de l'origine septentrionale aurait donné lieu au récit de l'Atlantide. L'adversaire n'est pas trop redoutable, même s'il montre une certaine méthode en matière de comparaison des langues. Georg Stiernhielm est d'une autre trempe. Président du Collège des antiquités suédoises, il a donné une exemplaire édition parallèle des Évangiles, dans le gotique d'Ulphilas et en version 'svéo-gothique, norroise ou islandaise' (1671). Lui aussi réclame pour son pays la primauté historique, dans son *Antichverius* de 1685.

Ces idées retentissent dans deux dissertations universitaires illustrant de manière typique, comme l'a montré G. Metcalf, l'idée du prototype européen: le *De lingua vetustissima Europae scytho-celtica et gothica* du Suédois Andreas Jäger (1686) et le *Parallelismus et convenientia XII. linguarum ex matrice scytho-celtica Europae* de Michael Hepp (1697). On peut ici parler d'une 'école de Wittenberg' puisque ces traités furent présentés aux savants de la 'blanche Académie' sous la direction d'un même patron, le philologue Georg Kaspar Kirchmaier.

Non moins patriote, Leibniz s'oppose fermement à la thèse scandinave. Mythe contre mythe, le principe d'une origine située aux environs de la mer Noire caresse le plus l'imagination. Leibniz montrera donc les premiers Européens gagnant l'ouest suivant 'la course du soleil', comme s'ils forgeaient dans le devenir du voyage de conquête leur identité essentielle. Le philosophe de l'harmonie volontariste séparait ainsi de la 'nature' des langues la part de l'action et de la culture, accordant de façon magistrale donné brut et idéologie.

4.3. La tentation du primitif

Alos qu'il commençait à s'intéresser à la question des langues et à leur histoire, Leibniz était entré en relation avec deux érudits dont les entreprises et les découvertes hantent sa correspondance (notamment avec Hiob Ludolf, spécialiste de l'éthiopien).

Le Suédois Bengt Skytte est mentionné avec Stiernhielm en tête de ceux qui "ont – vainement – cherché l'harmonie de quantité de langues" (lettre à Ludolf du 19 déc. 1687; dans Leibniz 1923–70: t. 5, 28–33; Waterman 1978: 19–21; Aarsleff 1982: 954). Cet homme politique en disgrâce occupait ses loisirs par la rédaction d'un grand ouvrage intitulé *Sol praecipuarum linguarum*, qui demeura

inédit. Il y alignait d'interminables listes de mots apparentés, dans des parlers aussi divers que le polonais, le lette ou le breton.

Leibniz fut aussi impressionné par les recherches du Hambourgeois Martin Fogel, qui établit la parenté finno-ougrienne dans son *De finnicae linguae indole observationes* de 1669, également resté inédit. Aux analogies lexicales, cette dissertation ajoutait la recherche d'autres types d'arguments, de nature grammaticale.

Malgré toutes les réticences et prudenances auxquelles se sent tenu Leibniz, soucieux de ne pas *goropiser* comme Becanus, le souvenir de ces deux érudits entretenait l'espoir, ou le rêve, d'un élargissement comparatif touchant aux origines de l'homme, ce que H. Aarsleff a appelé l'*adamisme* de Leibniz.

Il s'agissait, dans une première étape, de tenter d'harmoniser les deux grandes familles linguistiques européennes, et donc de considérer l'éventualité d'un berceau commun. La correspondance avec le jésuite Adam Kochanski paraît localiser celui des Finno-Ougriens dans le pays des Bachkirs, de langue tchérimisse, là où l'imagination vient buter contre l'Oural, après avoir traversé le désert des Tartares. Un pont est lancé vers la Tatarie Crimée où ont longtemps survécus les héritiers des anciens Goths. "Chaque fois que l'on rencontre une sonorité identique ou quelque peu modifiée qui soit commune aux Bretons, aux Germains, aux Latins, aux Grecs, aux Sarmates, aux Finnois, aux Tartares, aux Arabes (ce qui n'est pas rare du tout), on est en présence d'une survivance de l'ancienne langue commune" (*Bref essai sur l'origine des peuples*; Jacob 1973: 46sv.). Un exemple est emprunté à Fogel: "tête" se dit "en finnois *pæa* [pää], en hongrois *fæ* ou *foe* [fö, fej], en gallois *peh*" (*Leibnitiana*, art. 46).

Les rapprochements s'enhardissent dans la correspondance avec La Loubère comme dans le *Bref essai*, quand l'enjeu devient celui de l'unité religieuse. Pour "ciel", le siamois dit *savang*, terme qui "pourrait avoir du rapport à *Taiwan* dieu des Finnois (si je ne me trompe)" (Leibniz 1923–70: t. 7, 553–554), tandis que l'harmonie providentielle éclate dans les autres désignations européennes: "le *debbessis* des Livonois; le *nebesit* des Esclavons, *nubes* et *nefelé* des Latins et Grecs, *nefoedd* du pays de Wales, le *menyegbe* des Hongrois". "Il existe un grand nombre de mots qui s'étendent de l'Océan atlantique jusqu'aux mers du Japon".

4.4. L'histoire des signes

Si le comparatisme semble nous conduire vers un langage commun et donc relativement naturel, comment concilier ceci avec l'extrême diversité des idiomes et l'arbitraire du signe qu'ils mettent en évidence? Comment, dans une perspective de progrès, unir cette puissance fonctionnelle de l'arbitraire, qui caractérise la seule parole humaine, et la mimesis des essences que doit établir la langue rationnelle, la "langue parfaite"? Telles sont les questions que rencontre nécessairement Leibniz en dialoguant avec Locke dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*.

Maintenir une primauté du signe naturel à la manière de l'ancien "adamisme" n'était plus possible. Le dépassement du cartésianisme linguistique implique un "renversement de la hiérarchie fondative entre signes de convention et signes naturels, l'arbitraire se trouvant privilégié en ce qu'il fournit une grille d'analyse et un espace combinatoire à travers lesquels la nature va se donner en ce qu'elle est" (Courtine 1980: 390). Ce "déplacement d'accent vers la priorité historique des signes" (Borsche 1990: 105–106) doit dès lors affronter le *casus*, le "hasard" qui produit la variation. Mais celle-ci garde l'empreinte d'un *affectus* qui a déterminé ou conditionné "les différentes modalités par lesquelles le réel se réfracte dans l'esprit des individus ou des communautés" (Gensini 1995: 65).

Une autre notion, émergeant dans des travaux du temps, médiatise l'opposition entre "naturel" et "arbitraire". Alors que Babel symbolisait plutôt l'avènement de la contingence dans le langage, une dissertation présentée à Wittenberg en 1664 par le professeur Johann Meisner et son élève August Zobell, *Sur la confusion des langues à Baylone*, réévalue l'épisode en refusant son caractère "privatif". L'intervention divine eut au moins cet aspect positif qu'elle produisit "différents tours d'esprit, correspondant aux différentes langues". Au même moment, Heinrich Kipping, dans un *Essai sur la première langue*, défendait de son côté la valeur intrinsèque de tout idiome, et par voie de conséquence de l'allemand, "très parfait" puisqu'il "exprime à sa manière les dispositions de l'âme" (Borst 1957–63: 1365sv.). Cet *habitus* que l'on nommera bientôt "génie des langues" sert non seulement chez Leibniz à motiver le signe lors de son institution, mais le langage dans sa phase "dérivative". Les ressorts de la primitivité se déplacent vers l'histoire et notamment

– à nouveau – vers "la langue germanique", qui peut en effet "passer pour primitive" puisqu'elle conserve des "racines primordiales" dictées par "l'instinct naturel". Celui-ci apparaît aussi à l'œuvre, sous une autre forme, dans la pratique quotidienne où les mots sont d'abord, comme dans l'origine, les instrument d'une "pensée sourde et vuide d'intelligence" (Leibniz 1875–90: t. 5, 265). Ce sont l'échange et la communication qui instituent intégralement la signification, puisque l'on commence par "ranger les mots selon la coutume des autres, se contentant de croire qu'on pourrait en apprendre le sens au besoin" (Leibniz 1966: 246). L'expérience présente du *consensus* vient à son tour féconder le statut historique du signe.

Audacieuse entreprise "d'harmonisation totale", la linguistique de Leibniz sut "maintenir une rigoureuse correspondance entre la double *mimesis* (celle que retrouve l'étymologie et celle qu'instaure la langue rationnelle), entre le spectacle des choses et la langue des affects d'une part, et l'intuition de l'essence et la *lingua rationalis* d'autre part, entre le perspectivisme ou la scénographie des langues *vulgaires* et le géométral de la langue universelle" (Courtine 1980: 390). On ne peut mieux dire.

5. Vico: Pour un autre comparatisme

Comparé à Leibniz, et même par rapport à des exaltés comme Becanus, à des occultés comme Boxhorn ou des philologues spécialisés comme Stiernhielm, Giambattista Vico n'a pratiquement joué aucune rôle dans la constitution de la linguistique historique et comparée telle qu'elle se présente au XIX^e siècle. N'a-t-il pour autant pas sa place dans l'évolution des conceptions sur la parenté des langues?

Sa célèbre théorie des trois stades et formes archaïques du "langage", compris au sens large de "systèmes de discours" sur le monde, concerne plutôt l'histoire des théories de l'origine (voir la section adéquate). Mais la vision du primitif qu'approfondissent les trois versions de sa *Scienza nuova* (1725, 1731–1733 et 1744) implique à l'évidence, comme chez Leibniz, une révolution sémiotique engageant à son tour tout le passé des langues.

5.1. Les aménagements de la tradition religieuse

On a pu dire de la linguistique de Vico qu'elle demeurait foncièrement attachée à la tradition religieuse, sur les plans théorique et fac-

tuel. J. Derrida a opposé la persistance de la théorie de 'l'origine divine' chez Vico à la désacralisation à l'œuvre chez Condillac et Rousseau. D'autre part, le chapitre 23 de la première *Scienza nuova* réaffirme que l'hébreu conserve quelque chose d'une telle origine, puisqu'il "se distingue des idiomes des nations païennes en ce qu'il fut au départ et demeura par la suite le langage d'un Dieu unique, tandis que ces nations, bien qu'ayant aussi, à l'origine, conçu l'idée d'un Dieu unique, en vinrent à sa monstrueuse multiplication". Le chapitre 39 confirme ce privilège: comme on peut penser que la première langue fut chantée, ce dont on aperçoit des traces dans les tons du chinois ou dans la manière dont les sourds-muets essaient de prononcer les voyelles, les "vers héroïques" du livre de Job, plus ancien que celui de Moïse, "attestent à la fois la vérité de ce saint livre et l'antiquité de la langue sainte".

Les deux thèmes hérités de la tradition chrétienne connaissent néanmoins chez Vico des modulations plus ou moins sensibles. S'il maintient une adhésion formelle à la thèse de la révélation linguistique, au point de ne "même pas proposer un essai de médiation entre le récit biblique et l'histoire désacralisée de l'humanité" (Trabant 1989), le chapitre 23 de la première *Scienza nuova* lie l'apparition de la communication à l'amorce d'une 'conception commune de quelque divinité', de sorte que le langage, peut-on dire avec ellipse, a dû se développer d'une 'manière divine'.

Par ailleurs, son interprétation de Babel fait éclater le cadre de la monogénèse. Réécrivant la *Scienza nuova* en 1731-33, Vico distingue deux types de punition infligée aux bâtisseurs de la tour. Parce qu'ils sont demeurés monothéistes, les Sémites ont gardé leur caractère d'humanité et la faculté de parler, même s'ils ont perdu l'unité linguistique. Les descendants de Cham et de Japhet ont dégénéré dans le polythéisme et la bestialité. Aussi dirent-ils, après avoir erré "à travers la grande forêt vierge" du monde occidental, pendant "au moins deux siècles", réinventer le langage par eux-mêmes selon le plan établi par la théorie des trois âges. Les étymologistes ayant favorisé l'hébreu se sont donc trompés sur toute la ligne (*Annotazioni alla tavola cronologica*, 1744). La langue sainte ne peut plus organiser autour de sa 'pureté' disparue la généalogie sémitique. Celle des parlers européens est à reconstruire indépendamment de toute référence orientale, puisque "les choses ont marché différemment".

Cet affranchissement des enfants de Japhet ne s'accompagne chez Vico d'aucune indulgence particulière pour les pionniers de la désacralisation. Becanus et son 'cimbrique' primitif, Rudbeck et la généalogie scandinave de l'Europe sont renvoyés à leurs chimères (livre II, section 2, chap. 4). Tout ici est *boria*: pure arrogance.

5.2. Du langage civil au discours des mythes

On voit que Vico partage avec Leibniz plusieurs positions caractéristiques d'une époque de transition, en 'rupture douce' avec l'âge précédent. Leur cousinage est peut-être plus intime, comme l'ont souligné G. Modica, A. Pennisi et d'autres, dans la mesure où une relation dialectique unit également ce qu'E. Coseriu a considéré comme les deux tendances fondamentales dominant l'histoire de la philosophie du langage: la discussion sur le rapport entre mots et référents, et la réflexion sur la fonction communicative de la parole. Pour Vico, la vérité du *logos*, que recherche l'*étymologie*, n'est saisissable que quand la représentation du monde se trouve testée dans la société, pour prendre la forme d'un *dialogos*. Comme toute vérité, celle du langage obéit à la loi quasi existentialiste du faire et du vécu social. L'historien a dès lors pour tâche de retrouver à travers les 'universaux fantastiques' que véhiculent les langues les principes d'action collective régissant les systèmes culturels qu'elles reflètent, notamment en matière d'organisation juridique des fonctions productives. La communauté des besoins humains refonde une autre convergence universelle des langues, dont les différentes manières (*guise*) d'appréhender et de construire la réalité dessinent à l'horizon un même *dizionario mentale*. Les archives de la parole nous restituent ainsi le scénario idéal des débuts de l'humanité. Par d'autres voies, Vico retrouvait l'essentiel de l'historicisme de Leibniz, ici infléchi vers le questionnement structurel des mythes, au prix d'un abandon du comparatisme strictement linguistique.

6. Turgot

6.1. Théorie du signe et primitivisme

Avec Leibniz et Vico, Turgot fut peut-être le plus important théoricien d'un étymologisme conçu comme instrument privilégié de la connaissance des cultures anciennes. Cette histoire des signes appliquée à déchiffrer les systèmes de pensée qu'elles recouvrent, Turgot l'appelle 'métaphysique expérimentale'.

De telles conceptions participent évidemment de la sémiotique sensualiste développée en France par Condillac. On sait comment le fameux *Essai sur l'origine des connaissances* de 1746 (voir la section suivante) décrit l'émergence du langage comme une conquête strictement progressive et pour ainsi dire 'holistique' mettant en œuvre une capacité séminale de fixer par les mots les éléments fuyants du réel. Parmi les premiers commentateurs de Condillac, Maupertuis radicalisa un procès d'objectivation qui laissait se constituer, dans les différentes langues, divers 'plans d'idées' par une combinatoire de notions simples, de type mathématique, où pouvait subsister quelque chose des 'essences' d'autrefois. Turgot poussa plus loin le principe d'une absolue solidarité dialectique entre formation de l'idée et genèse du signe. Le mot, dans l'origine n'était pour lui qu'une sorte de marque approximative appartenant à un réseau dynamique, mobile, constitué d'autres marques aux contours incertains. La définition du mot devenait le produit d'une histoire.

Pareille plasticité fonctionnelle des premiers systèmes linguistiques s'accordait bien à l'image d'un précieux jaillissement de représentations sauvages. En 1760 paraissaient les poèmes d'Ossian, dans lesquels Turgot trouva la confirmation d'une idée chère, à savoir que 'l'air' et 'la situation du pays' sont invoqués à tort dans la différenciation des cultures et des langues. Il écrira dans les *Discours sur l'histoire universelle*, qui datent des environs de 1751: "Ce langage métaphorique qu'on nous donne comme un effet de la plus grande proximité du soleil était celui des anciens Gaulois et des Germains, au rapport de Tacite et de Diodore de Sicile", et "il est encore celui des Iroquois au milieu des glaces du Canada". "Tous les peuples grossiers" ont versifié "leurs actions les plus mémorables". "Tels sont les chants des sauvages de nos jours, ceux des anciens bardes, les rimes runiques des habitants de la Scandinavie, quelques anciens cantiques insérés dans les livres historiques des Hébreux, le *Chou-king* des Chinois, et les romances des peuples modernes de l'Europe" (Turgot 1913-23: t. I, 304-6).

La conception de la 'métaphore primitive' intervient dans un contexte assez différent chez Rousseau, dont le fameux *Essai sur l'origine des langues* met en œuvre la climatologie de Montesquieu en empruntant surtout ses références linguistique au monde méditerranéen et à la Bible.

6.2. L'invention de la loi phonétique

En soustrayant l'étude historique des langues à toute forme de psychologisme ou de sociologisme sommaires, Turgot renfermait le principe de leur diversité dans leur évolution. Le changement devenait l'objet essentiel de l'interrogation sur leur passé. Aussi Turgot était-il le mieux placé pour écrire l'article *Etymologie* de l'*Encyclopédie* (1756), dont la rédaction avait d'abord été confiée au président de Brosses, naturellement porté à traiter de l'origine plutôt que de l'évolution proprement dite.

Appliquant au changement linguistique le principe leibnizien de continuité, Turgot en dérivait des règles méthodiques d'immédiateté et de proximité. Une étymologie doit prendre en compte les relations internes de la langue en question avant de chercher l'origine d'un mot loin de sa patrie, et notamment dans des parlars exotiques. Il s'agit ensuite de reconstituer la 'chaîne des altérations' en considérant que celles-ci sont fondamentalement particulières, sur les plans croisés de la géographie et de la chronologie. "Chaque langue, et dans chaque langue chaque dialecte, chaque nation, chaque siècle changent constamment certaines lettres en d'autres lettres, et résistent à d'autres changements aussi constamment adoptés par leurs voisins" (Turgot 1961; Zumthor 1958). On trouverait l'amorce ou l'illustration pratique de ce principe dans des écrits contemporains d'un extrême intérêt: le traité *Über die Grundsätze und den Nutzen der Etymologie* de Johann Nicolaus Tetens (1765-66) et les *Elementos etimológicos según el método de Euclides* de M. Sarmiento (1758-66).

L'exemple de Turgot fait bien apparaître la différence entre genèse de l'historicisme et constitution de la grammaire comparée. Sur ce second terrain, son apport est pratiquement inexistant, notamment parce qu'il tend à attribuer certaines correspondances à l'emprunt et au contact, au détriment de l'apparentement. Ceci n'est sans doute pas sans rapport avec la place occupée, chez le théoricien du libéralisme, par la notion polymorphe de 'commerce' (linguistique, économique). Une certaine idéologie bourgeoise doit aussi marquer sa conception du signe comme appropriation comportant une "valeur ajoutée" à la réalité brute. Turgot retrouve ainsi spontanément la fonction de transformation 'poétique' assignée par Vico aux désignations primitives et par Tetens à la créativité naturelle ou *bildendes Dichtungsvermögen* du langage.

7. La mécanique des langues

Dans ses *Discours sur l'histoire universelle*, Turgot utilise l'image de la 'mécanique' à propos des changements réglés qui affectent la parole. On se demandera d'abord dans quelle mesure cette idée de 'mécanique' a pu aussi conditionner les modalités de l'enquête comparative ou généalogique.

En 1751, l'abbé Pluche avance l'idée que la Providence, après avoir inspiré le langage à l'homme, ne peut que préserver un tel don en ménageant quelque chose de sa nature première (*Mécanique des langues*). "Ce qu'il était dans les premiers temps du genre humain, il l'est encore aujourd'hui" (Pluche 1751: 1-2, 42). La conviction chrétienne d'une relative permanence des formes primitives du langage, par lesquelles s'est transmise la Révélation, s'affirme également, peu après, chez Johan Peter Süssmilch (*Essai de démonstration que la première langue ne tient pas son origine de l'homme mais du seul Créateur*, 1756). On y invite à chercher dans les méthodes de création lexicale, déclinaisons et conjugaisons le reflet d'un "ordre divin" et "une preuve impressionnante de la perfection du langage". *Les éléments primitifs des langues* de l'abbé Nicolas-Sylvestre Bergier (1764) développent des idées analogues, tout en engageant – sous la bannière de l'hébreu – un projet comparatiste qui se fonde aussi sur la "mécanique des langues" pour affirmer l'absolue régularité de la variation.

L'année suivante paraissait un ouvrage qui accrédi-ta beaucoup plus largement le principe d'une histoire du langage intégralement soumise à des 'lois' de type physique. La *Mécanique des langues* du président de Brosses décompose le passé de la parole en deux temps magistralement harmonisés. Le temps de l'origine est investi d'une rationalité phonomimétique ou phonostylistique débordant largement sur la vie ultérieure du langage. Le système d'explication de la naissance des mots étend son optimisme sur leurs 'dérivations' et changements, en repoussant l'apparent arbitraire des signes. La 'faute heureuse' de la théorie génétique légitime un projet d'*archéologie universel* constitué selon les règles d'une science expérimentale.

Sans ajouter grand-chose du point de vue de la comparaison positive des langues du monde, le *Monde primitif* d'Antoine Court de Gébelin (1773-82) sert surtout de caisse de résonance à cette annonce d'une science possible. Celle-ci est nommée au titre du volume

II du *Monde primitif*: ce sera la *grammaire universelle ou comparative*, qui réclame des 'principes' et le 'flambeau de l'analyse', pour guider dans ce 'chaos' le chercheur 'environné de doutes, d'incertitudes et d'erreurs'.

Jacques Le Brigant fait chorus. Mais dans quel concert de chimères! Si tout n'est pas faux chez lui, presque tout est faussé par la celtomanie. Attentif à la réalité parlée, au langage enfantin, il soumet le galibi, pour le ramener au patois de Pontieux, à des jeux de 'transposition de lettres' qui feraient croire qu'il n'a pas la moindre idée de la linéarité naturelle de la parole. Il conçoit qu'il faille établir la généalogie des langues en tenant compte du fait qu'elles changent graduellement, par un mouvement 'lent et successif', mais il n'en tire pas davantage de leçon dans la pratique. Sa rêverie s'offre même la coquetterie d'entrevoir l'importance d'un mystérieux 'Hanscrit' – mais vu comme clef de la parenté entre celtique et chinois ...

8. L'expansion comparative au XVIII^e siècle

8.1. Le domaine slave et l'Europe

L'unité de la famille slave se trouve bien établie, sur une base foncièrement lexicale, dans le *Dialogue de deux amis sur l'utilité des sciences et des écoles* de Vasilii Nikitich Tatishchev (1733). On y souligne à la manière de Leibniz l'importance de l'étude linguistique pour celle de l'origine des peuples. La comparaison grammaticale sera utilisée par le grand savant Mikhaïl Lomonossov sur fond de réflexion typologique relative aux diminutifs ou au genre des mots (notes pour une *Lettre sur la similitude et l'évolution des langues*, 1755). L'identification de la famille slave y progresse en direction des parlers "courlandais" des Lettons et Lithuaniens.

Le projet leibnizien d'exploration systématique des parlers de l'empire, tel qu'il avait été soumis à Pierre le Grand, ne cessera de hanter les esprits. En 1775, Chr. Bacmeister publiait à Saint-Petersbourg un vaste plan d'enquête linguistique. Catherine II, qui avait dès auparavant eu l'idée de composer un dictionnaire universel, prit à son compte l'entreprise. Elle s'adjoignit la collaboration de F. Nicolai et de Peter Simon Pallas, le premier préparant une liste des langues du monde, le second se chargeant du classement des mots recensés. Le *Linguarum totius orbis vo-*

cabularia comparativa, limité au lexique, parut de 1787 à 1789 sous le nom de Pallas et par les soins de l'*Augustissime*.

8.2. Un modèle: la famille finno-ougrienne

La recherche sur les langues en Russie devait nécessairement, en dépassant le cadre des parlers slaves, mettre en éveil une extrême attention aux règles et conditions d'apparement. L'inventaire produisit en particulier une image plus riche et plus complexe de la famille finno-ougrienne. Philip von Strahlenberg donnerait le ton dès 1730 dans son *Das nord- und ostliche Theil von Europa und Asia*, en pressentant "l'unité ouralo-altaïque affirmée avec éclat au milieu du XIX^e siècle par Bunsen et Max Müller" (cité par J. Deny dans Meillet & Cohen 1952: 274). Cette unité se construit également, peu après, chez Tatchichev et G. F. Müller, dans des travaux qui resteront en leur temps inédits. On y agrège au noyau finno-ougrien l'océan de langues venant buter contre l'Oural, pour le surmonter ensuite et se perdre dans les plaines de la Sibérie: le mordvine des collines de la Volga, importé au début de l'ère chrétienne par des pêcheurs et agriculteurs finnois; l'archipel *mari* des Tchérémisses; au nord de celui-ci, les langues permienne, avec les parlers zyriènes du pays *komi*; puis, derrière l'apparente cassure de l'Oural, les parlers "ougriens" du bassin de l'Ob. Quel espace ouvert à l'imagination, quand on constate en outre les ressemblances unissant cette famille à celle des Samoyèdes sibériens! Johann Eberhard Fischer, qui voyage au Kamtchatka dans les années 1740, rédige "le premier dictionnaire étymologique finno-ougrien de niveau scientifique" (Gulya 1974: 262-663): un *Vocabularium sibiricum* pareillement demeuré inédit, mais utilisé dans des ouvrages qui parurent vers 1770.

Cette année-là, le Hongrois Janos Sajnovics, publiait sa célèbre *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse*, qui mettait en œuvre de manière exemplaire la comparaison grammaticale. Trente ans plus tard, Samuel Gyarmathi adopta la même méthode dans son *Affinitas linguae hungaricae cum linguis fennicae originis grammaticè demonstrata*, sans guère recevoir plus d'écho que son prédécesseur. Ceci s'explique sans doute par la technicité et l'abord quelque peu vieillot de ces dissertations — typiquement rédigées en latin — à quoi s'ajoute le faible attrait que la fierté magyare pouvait trouver dans des rapprochements avec des 'mangeurs de poisson'.

8.3. La continuité scandinave

Le chauvinisme le moins raisonné continua de faire de nombreux émules de Rudbeck dans les pays du Nord. Le danois, dont Otto Sperling avait exalté en 1694 l'*antique gloire et les prérogatives sur les autres langues septentrionales*, se présente comme l'origine de l'allemand chez Erik Pontoppidan (1740-41). A la même époque, Johan Göransson fait remonter l'*Edda* de Snorri à des tables de cuivres gravées trois siècles avant la fondation de Troie.

Johan Ihre sut se dégager de ces excès. Ce professeur d'Uppsala publie en 1769 un *Glossarium suigothicum* qui réaffirme l'intime parenté unissant grec, latin, langues germaniques, celtiques, slaves et persan. Il limite cependant l'ambition comparative au groupe 'moesogothique' (non sans une incartade du côté du gallois et du breton), parce que la méthode exige des faits rigoureusement situés dans le temps et des règles phonétiques pour les relier entre eux. Ce n'est pas Ihre, constate Charles Pougens dans son *Essai sur les antiquités du Nord*, qui prostituerait "son érudition à comparer avec les langues de l'Europe le chinois, le siamois, le péruvien" (1799: 75).

8.4. En Italie et en Espagne: Hervés

En dehors de l'auteur dont il va être question, l'Italie et l'Espagne des XVII^e et XVIII^e siècles n'ont pas produit d'érudit qui se soit spécialement attaché, sur un plan technique et à certain niveau de généralité, à la question de l'unité historique des langues européennes.

G. Bonfante l'avait souligné. Ayant montré "une intelligence et une curiosité merveilleuses dans tous les domaines du savoir", les Italiens "abandonnèrent le leadership quasi exclusif, en la matière, aux pays du Nord", de sorte qu'ils "ne contribuèrent pratiquement en rien à une investigation tellement fascinante" (1953-54: 683). En seraient responsables: la focalisation sur la 'question della lingua', qui conduisit néanmoins à "de nombreuses et importantes découvertes dans le domaine de la linguistique historique, du changement phonétique, de la dialectalisation"; l'emprise du modèle antique, qui concentrait l'intérêt sur la langue comme instrument littéraire; et la permanence d'une indifférence classique pour les parlers 'barbares'. Ajoutons-y que l'Italie ne fut pas aiguillonnée par la rivalité anti-hébraïque animant particulièrement l'érudition allemande, peut-être parce que l'opposition aux juifs n'y at-

teint pas le degré d'organisation consciente que connurent d'autres pays.

On doit notamment à Max Müller l'idée selon laquelle l'œuvre de Lorenzo Hervás y Panduro, né en 1735 à Horcajo de Santiago (Cuenca), constitue 'l'aurore de la linguistique moderne'.

Ceci résulte d'abord de l'étendue de la documentation. A la fin du XVII^e siècle, le plus grand inventaire de langues du monde, l'*Oratio orationum* d'Andreas Müller (1680) fournissait une centaine de spécimens du *pater*. L'*Orientalische und occidentalische Sprachmeister* publié en 1748 chez Chr. Fr. Gesner double le chiffre. Atteint en 1767 par l'ordre de Charles III expulsant la Compagnie d'Espagne, Hervás se réfugia successivement à Rome et à Cesena, où furent publiés en italien, de 1778 à 1787, son *Idea dell'universo*, qui met en œuvre plus de trois cents idiomes. Le *Mithridates* d'Adelung et Vater (1806-17) portera le nombre de langues recensées à près de 450.

Des vingt-et-un volumes que comporte l'*Idea dell'universo*, les cinq derniers, prenant en quelque sorte la relève des questions suscitées dans les tomes précédents par la création de l'homme et la population du globe, sont consacrés au langage. Le tome XVII, paru en 1784 s'intitule *Catálogo delle lingue conosciute e notizia della loro affinità e diversità*. Le volume suivant nous rappelle certaines étapes du développement du comparatisme antérieur, en traitant de *l'origine, formation, mécanisme et harmonie des idiomes* (1785). Le tome XIX (1786) envisage comment l'histoire du langage ouvre sur les formes les plus archaïques de la culture, en ce qui concerne la numération ou les divisions du temps. Une version espagnole du *Catálogo* parut de 1800 à 1805, sans que l'œuvre fût achevée.

Si les matériaux rassemblés par Hervás offrent pour la première fois un caractère 'vraiment universel', comme l'a souligné Antonio Tovar, l'essentiel serait ailleurs: dans la mise en évidence du critère grammatical pour l'établissement des parentés linguistiques. Les recueils antérieurs, en effet, n'avaient pas suffi à produire des acquis sûrs. Le vertige de la diversité avait plus souvent égaré que mis sur le droit chemin. Au début du *Catálogo* espagnol de 1800, Hervás résume ce que lui a appris l'expérience, à savoir que la classification des langues s'éclaire particulièrement par l'observation de *l'artificio gramatical*, "principal moyen dont je me suis servi pour

connaître leur affinité ou différence, et pour les réduire à des classes déterminées".

Il en résulte une image assez 'moderne' des langues européennes. On crédite Hervás, en particulier, d'une identification du groupe celtique séparant opportunément la branche brittonique des parlers continentaux, même si le cornique se trouve mal placé dans le rameau gaélique. Le rôle des Celtes d'Espagne est également reconnu. La romanité du roumain est établie (Coseriu 1981). Hervás prit par ailleurs conscience de l'importance du sanskrit grâce au P. Paulin de Saint-Barthélemy, auteur d'une dissertation *De antiquitate et affinitate linguae zendicae, samscradamicae et germanicae* parue à Padoue en 1799 – un peu tardivement pour que Hervás en exploite les possibilités.

D'autres aspects de son travail apparaissent nettement moins tournés vers la modernité. Son classement des langues prétend répondre, même si c'est de manière formelle, à la question posée par l'épisode de Babel. Mais on ne peut nier que la rémanence religieuse produise ici encore un effet positif, puisque l'idée d'un noyau primitif inaltérable abrite, comme dans la longue tradition mentionnée plus haut, le principe de la priorité de la structure grammaticale. Plus étonnante est l'absence du principe et de la pratique de la 'loi phonétique', qu'avait si heureusement élaborés son compatriote Sarmiento, sans remonter à Nebrija ou Aldrete.

9. Le sanskrit: les détours de la découverte

On sait comment le marchand Filippo Sasseti, à la fin du XVI^e siècle, mentionna certaines analogies unissant italien et sanskrit, dans une correspondance qui n'est pas restée inédite jusqu'au XIX^e siècle, comme on l'écrit souvent. En 1725, le missionnaire protestant Benjamin Schultze relève le caractère 'purement latin' des termes de numération dans le parler *Kirendum*. Peu après, le P. Pons adresse à ses supérieurs, de la côte de Tanjavûr, un autre courrier soulignant l'intérêt que présente la "langue *samskrète* ou *samskroutan*", "la plus riche du monde" (d'après Beauzée 1786: 355 sv.). Publiée en 1743, la description d'un idiome à la structure grammaticale aussi parfaite donna lieu de croire, dans les milieux éclairés, qu'il s'agissait d'une "langue inventée par les brahmines pour être l'enveloppe mystérieuse de leur religion", comme l'écrit

l'Ecossois Alexander Dow dans son *History of Hindostan* (1768: 23 sv.).

Ni la *Mécanique des langues* du président de Brosses, ni l'article *Samskret* de l'*Encyclopédie méthodique*, par Beauzée, n'inscriront l'ancien idiome dans une véritable interrogation historico-comparative. Le premier y voit l'illustration d'un principe régissant 'la fabrique du langage': "les hommes appliquent un petit signe vocal à toute une classe d'idées, à toute une manière de considérer les choses", avant de se démultiplier sémantiquement en "une infinité de dénominations des objets extérieurs", et ce signe, dénué de référence physique, ne peut "exister séparément du sujet dont il n'est que la forme" (1765: art. 241, t. 2, 523–525). Fonctionnalité bien abstraite et sévère, par rapport aux mimétismes immédiatement convaincants dont nous instruit l'éternelle nature. Laissons cet appareillage technique "hors de la portée de nos recherches", solennellement "enseveli pour nous dans les ténèbres de l'oubli". Beauzée ne songe à l'en tirer que pour faire servir cette langue qu'il croit artificielle de "moyen de communication entre les savants de tout l'univers" (1786: troisième partie, II, 3). Voltaire, qui aime l'idée selon laquelle le christianisme aurait emprunté aux régions du Gange une partie de sa culture la plus archaïque, accentuera l'image d'un parler fabriqué par la malignité sacerdotale, et donc dénué de rapport généalogique avec les langues européennes.

On a souvent raconté comment le P. Coeurdoux adresse à son tour de Pondichéry, en 1767, un mémoire faisant état de 'curieuses analogies' entre celles-ci et la 'langue sanscrotane'. L'Académie des Inscriptions enterrera la communication, publiée quarante ans plus tard. Aussi bien est-ce en Angleterre que l'attention à la vieille langue de l'Inde va profiter de l'intérêt primitiviste dont Blackwell, Lowth et Warburton avaient été les initiateurs européens, dans la première moitié du siècle. Lord Monboddo ne peut manquer de mentionner le sanskrit dans une réflexion consacrant une séparation entre des idiomes 'primitifs' dénués de généalogie et des langues 'de civilisation' ou 'd'art' qui offrent l'image d'une "construction intentionnelle due semble-t-il, en vérité, non aux peuples en question mais à des groupes d'individus particulièrement doués" (*Of the origin and progress of language*, 1773 sv.). Comme le fera Carlo Denina dans sa *Clef des langues* de 1804, Monboddo se souvient par ailleurs de Saumaise, relevant l'analogie de certains

termes "en teutonique, en persan, en grec et dans le dialecte grec le plus ancien, c'est-à-dire le latin" (1773: t. 1, 419 et 1774: t. 2, 531; Gusdorf 1973: 281–282). Rosane Rocher a rappelé comment Monboddo était un des auteurs favoris de William Jones, avec lequel il dîna en 1780. L'intérêt pour la question des origines linguistiques de l'Europe sera entretenue dans l'Angleterre de la seconde moitié du siècle par James Parsons (*Survivances de Japhet*) et John Pinkerton (*Recherches sur l'origine et les divers établissements des Scythes ou Goths*).

Ami de William Jones à Oxford, Nathaniel Brassey Halhed 's'étonne' dans sa *Bengal grammar* de 1778, de la 'similitude' unissant sanskrit, latin et grec "dans l'organisation fondamentale de la langue, les monosyllabes, les noms de nombres", etc. (Aarsleff 1967: 131, note 53). Une lettre de Jones au prince Czartoryski noue au même moment le bouquet des diverses découvertes et des courants profonds qui traversent les deux siècles.

En réponse à vos questions concernant le point de savoir comment tant de mots européens se sont glissés dans la langue perse, je ne le sais pas avec certitude. Procope fait état, je pense de rapports considérables qu'entretenaient les Perses et les peuples du Nord de l'Europe et de l'Asie, que les anciens désignaient sous le nom général de Scythes. Bien d'érudits connaisseurs de l'Antiquité sont pleinement persuadés qu'une très vieille langue, presque primitive, était en usage chez les nations nordiques (Droixhe 1984: 13).

Volney conclura: "la langue de cette nation scythique" dont des générations d'exaltés nous ont battu les oreilles annonce évidemment celle "retrouvée par nos savants européens dans les livres sacrés de l'Inde" (*Discours sur l'étude philosophique des langues*, 1819; Marazzini 1984: 126).

10. Bibliographie

- Aarsleff, Hans. 1967. *The Study of Language in England, 1780–1860*. Princeton: Princeton Univ. Press.
- . 1982. *From Locke to Saussure*. Minneapolis: Univ. of Minnesota Press.
- Beauzée, Nicolas. 1786. "Samskret". *Encyclopédie méthodique*. T. 3. Paris–Liège: Panckoucke-Plomteux.
- Bonfante, Giuliano. 1953–54. "Ideas on the Kinship of the European Languages from 1200 to 1800". *Cah. d'hist. mondiale* 1. 679–699.
- . 1956. "A Contribution to the History of Celtology". *Celtica* 3. 17–34.

- Borsche, Tilman. 1990. "Die Säkularisierung des tertium comparationis. Eine philosophische Erörterung der Ursprünge des vergleichenden Sprachstudiums bei Leibniz und Humboldt". *Leibniz, Humboldt, and Comparativism* éd. par Tullio De Mauro et al., 103–118. Amsterdam: Benjamins.
- Borst, Arno. 1957–53. *Der Turmbau von Babel*. Stuttgart: Hiersemann.
- Coseriu, Eugenio. 1978. "Lo que se dice de Her-vás". *Estudios ofrecidos a Emilio Alarcos Llorach III*. 35–58. Oviedo: Universidad.
- Courtine, Jean-François. 1980. "Leibniz et la langue adamique". *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 64. 373–391.
- Dan, Robert. 1977. "The Age of Reformation versus 'Lingua sancta hebraica'. A survey". *Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis. Sectio linguistica* 8. 131–144.
- Demonet, Marie-Luce. 1992. *Les voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480–1580)*. Paris: Champion.
- Diderichsen, Paul. 1974. "The Foundation of Comparative Linguistics: Revolution or continuation?". *Studies in the History of Linguistic* éd. par D. Hymes, 277–306. Bloomington. (égal. dans *Ganzheit und Struktur*, 288–319. München: Fink, 1976.)
- . 1976. *R. Rask und die grammatische Tradition*. München: Fink.
- Droixhe, Daniel. 1978. *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600–1800)*. Genève: Droz.
- . 1984. "Avant-propos". *Genèse du comparatisme indo-européen*. N° spéc. de *HEL* 6. 5–16.
- . 1989. "Boxhorn's Bad Reputation". *Speculum historiographiae linguisticae* éd. par K. Dutz, 359–384. Münster: Nodus.
- Eco, Umberto. 1993. *La ricerca della lingua perfetta*. Rome & Bari: Laterza.
- Fellman, Jack. 1975. "On Sir William Jones and the Scythian Language". *Language Science* 34. 37–38.
- Formigari, Lia. 1990. "Philosophies of Language in the Heyday of Comparativism". *Understanding the Historiography of Linguistics* éd. par W. Hüllen, 277–285. Münster: Nodus.
- Genèse du comparatisme indo-européen*. N° spéc. de *HEL* 6. 1984.
- Gensini, Stefano. 1990. *Leibniz: dal segno alle lingue*. Casale Monferrato: Marietti.
- Gusdorf, Georges. 1973. *Les sciences humaines et la conscience occidentale*. T. 6. *L'avènement des sciences humaines au siècle des Lumières*. Paris: Payot.
- Gulya, János. 1974. "Some Eighteenth-Century Antecedents of Nineteenth-Century Linguistics: The discovery of Finno-Ugrian". *Studies in the History of Linguistic* éd. par D. Hymes, 258–276. Bloomington.
- Haßler, Gerda. 1989. "Hervás et les théories linguistiques des Lumières". *Actes du 18^e Congrès international de linguistique et philologie romane* éd. par D. Kremer, t. VII. 148–155. Tübingen: Niemeyer.
- Hiersche, Rolf. 1985. "Zur Etymologie und Sprachvergleichung vor Bopp". *Festschrift J. Knobloch* éd. par H. M. Ölberg et al., 157–165. Innsbruck: Inst. f. Sprachwissenschaft.
- Jacob, André. 1973. *Genèse de la pensée linguistique*. Paris: Colin.
- Lakó, György. 1969. "M. Fogelius' Verdienste bei der Entdeckung der finnougri-schen Sprachverwandtschaft". *UJb* 41: 1–4. 3–13.
- . 1970. "J. Sajnovics und seine *Demonstratio*". *ALASH* 20: 3–4. 269–289.
- Leibniz, Gottfried Wilhelm. 1875–90. *Die philosophischen Schriften* éd. par C. I. Gerhardt. Berlin: Weidmann.
- . 1718. *Otium Hanoveranum*. Leipzig.
- . 1923–70. *Sämtliche Schriften und Briefe. Allgemeiner politischer und historischer Briefwechsel*, 8 t. Éd. par Deutsche Akad. d. Wiss. z. Berlin. Berlin: Akademie-Verlag.
- . 1966. *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. Paris: Garnier-Flammarion.
- Marazzini, Claudio. 1984. "Langue primitive et comparatisme dans le système de Carlo Denina". *HEL* 6. 117–129.
- . 1992. "Carlo Denina e il paleocomparativismo europeo del Sei e Settecento". *Storia, problemi e metodi del comparativismo linguistico* éd. par Mario Negri & Vincenzo Orioles, 20–48. Pisa: Giardini.
- Meillet, Antoine & Marcel Cohen. 1952. *Les langues du monde*. Paris: CNRS.
- Metcalf, George J. 1953a. "Abraham Mylius on Historical Linguistics". *PMLA* 68. 535–554.
- . 1953b. "Schottel and Historical Linguistics". *The Germanic Review*, 113–125.
- . 1974. "The Indo-European Hypothesis in the 16th and 17th Centuries". *Studies in the History of Linguistic* éd. par D. Hymes, 233–276. Bloomington.
- Modica, Giuseppe. 1986. "Sulla fondazione del linguaggio in Vico". *Bollettino del Centro di Studi Vichiani* 16. 335–344.
- Muller, Jean-Claude. 1986. "Early Stages of Language Comparison from Sasseti to Sir William Jones (1786)". *Kratylos* 31. 1–31.
- Olender, M. 1989. *Les langues du paradis. Aryens et Sémites: Un couple providentiel*. Paris: Gallimard & Le Seuil.
- . 1993. "Europe, or How to Escape Babel". *Proof and Persuasion* éd. par Anthony Grafton & Suzanne L. Marchand, 5–25. Wesleyan Univ. Press.
- Pennisi, Antonino. 1987. *La linguistica dei mercatanti. Filosofia linguistica e filosofia civile da Vico a Cuoco*. Napoli: Guida.

- Poppe, Erich. 1986. "Leibniz and Eckhart on the Irish Language". *Eighteenth-century Ireland* 1. 65–79.
- Pougens, Charles. 1799. *Essai sur les antiquités du Nord et les anciennes langues septentrionales*. 2^e éd. Paris: Pougens.
- Rocher, Ludo. 1961. "Paulinus a Sancto Bartholomeo on the Kinship of the Languages of India and Europe". *The Adyar Library Bull.* 25. 321–352.
- Rosiello, Luigi. 1987. "Turgot's *Etymologie* and Modern Linguistics". *Speculative Grammar, Universal Grammar and Philosophical Analysis of Language* éd. par D. Buzzetti et al., 75–84. Amsterdam.
- Scaliger, Joseph Juste. 1927. *Epistolae*. Leyde.
- . 1967. *Diatriba de Europaeorum linguis*. Dans *Opuscula varia*. Paris. 1610. (dans Zeller 1967.)
- Schulenburg, Sigrid von der. 1973. *Leibniz als Sprachforscher*. Frankfurt: Klostermann.
- Setälä, Emil Nestor. 1891. *Lisiä suomalais-ugrilaisen kielentutkimuksen historiaan* [Essai sur l'histoire de la linguistique finno-ougrienne.] Helsinki.
- Simone, Raffaele. 1990. "Seicento e Settecento". *Storia della linguistica* éd. par G. Lepschy, t. II. 313–395. Bologna: Il Mulino.
- Stehr, Alfred. 1957. *Die Anfänge der finnisch-ugrischen Sprachvergleichung (1669–1771)*. Diss. Göttingen.
- Stipa, G. J. 1974. "Sprachverwandtschaftsprobleme zur Zeit von Comenius und Stiernhielm". *ALH* 24. 351–358.
- Swiggers, Pierre. 1990. "Le fondement cognitif et sémantique de l'étymologie chez Turgot". *Cahiers Ferdinand de Saussure* 43. 79–89.
- Tavoni, Mirko. 1990. "La linguistica rinascimentale". *Storia della linguistica* éd. par G. Lepschy, t. II. 169–312. Bologna: Il Mulino.
- Tovar, Antonio. 1982. "Mayans y la filología en España en el siglo XVIII". *Mayans y la Ilustración*, t. I. 379–408. Valencia: Publ. del Ayuntamiento de Oliva.
- Trabant, Jürgen. 1989. "Parlare scrivendo: Deconstructive remarks about Derrida's reading of Vico". *New Vico Studies* 7. 43–58.
- Turgot, Anne-Robert-Jacques. 1913–23. *Œuvres* éd. par G. Schelle. Paris: Alcan.
- Vanwelkenhuyzen, Nadine. 2000. *L'étymologie romane en France et en Italie à l'âge classique*. Thèse de l'Univ. Libre de Bruxelles.
- Veenker, Wolfgang, éd. 1986. *Memoriae Martini Fogelii Hamburgensis (1634–1675)*. Hamburg: Mitteilungen der Soc. Uralo-Alataica.
- Volney, Constantin-François de Chassebœuf, comte de. 1826. *Œuvres*. Paris: Parmantier & Froment.
- Waterman, J. T. 1978. *Leibniz and Ludolf on Things Linguistic*. Berkeley.
- Zeller, Otto. 1967. *Problemgeschichte der vergleichenden (indogermanischen) Sprachwissenschaft*. Osnabrück: Biblio Verlag.

Daniel Droixhe, Bruxelles et Liège (Belgique)

143. Vorstellungen über den Ursprung von Sprachen im 16. und 17. Jahrhundert

1. Rahmenbedingungen
2. Klassifikation und Binnengliederung
3. Beschreibung
4. Bibliographie (in Auswahl)

1. Rahmenbedingungen

Bei der Betrachtung der Vorstellungen über den Ursprung von Sprachen im 16. und 17. Jh. müssen mehrere, sich überschneidende Parameter in Betracht gezogen werden. Zum einen läßt sich die terminologische Grenze 'Sprache' vs. 'Sprachen' wissenschaftshistorisch gesehen in diesem Zeitraum nicht ziehen. Die Frage nach dem Ursprung von Sprachen stellt sich immer auch als Frage nach dem Sprachursprung; ontogenetische und phylogenetische Sichtweisen werden zu-

meist nicht methodologisch getrennt. Zum anderen wird, in Zusammenhang mit der beginnenden neuzeitlichen Reflexion über Sprache, nicht nur über verschiedene Ansätze der Spracherklärung nachgedacht, sondern auch, im gesellschaftshistorischen Zusammenhang, die Ursprungserklärung instrumentalisiert. Hinzu tritt die in Folge der Regression des Lateins als Wissenschaftssprache veränderte Erfahrung national begriffener Einzelsprachen, deren Anwendung legitimationsbedürftig erscheint. Des weiteren spiegeln sich in den Auseinandersetzungen mit der Frage nach dem Sprach(en)ursprung auch Primigenitätsdiskussionen einzelner Nationalsprachen, sowie Versuche, der eher konservativistischen Suche nach der Ursprache eine rekonstruktive Projektion auf eine *lingua uni-*